Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 105 (2002)

Artikel: Arthur Nicolet
Autor: Buhler, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684836

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Arthur Nicolet

Conférence du 14 mars 2002, Lycée Jean-Piaget, Neuchâtel

Jean Buhler

Amis d'Arthur Nicolet, amis de la poésie, mes amis,

Nous sommes ici pour saluer une présence,
même s'il faudra parler de la disparition prématurée d'Arthur Nicolet,
né il y a 90 ans et mort voici 44 ans.

Tout Nicolet dans un seul quatrain

L'Helvétie est un paradis
Où l'esprit marche à quatre pattes
Quand les sapins auront des dattes,
Les Helvètes m'auront compris.

Que le poète légionnaire, par ailleurs enseignant, fin lettré, prosateur d'un genre unique, ici lauréat de quelques prix littéraires, soit donc avec nous, barbe rousse et poil qui pique, voix qui tonne, bouche qui postillonne, main qui gesticule en brandissant le verre de rouge dont quelques gouttes s'éparpillent pour la rime et pour la frime !

L'homme est entré vif dans sa légende. Aucun de ceux qui l'ont fréquenté n'a pu l'oublier. Le poète a été tardivement reconnu. La Bibliothèque Jurassienne lui a élevé un monument quatre ans après sa disparition : un gros recueil des poésies complètes sous couverture d'une blancheur innocente et superbement frappée de la grenade à sept flammes, emblème de la Légion.

Le 12 septembre 1958, sa femme Marie-Louise m'avait prié de visser le couvercle du cercueil. L'arrière-été flambait dans les pâturages ; dressées comme des cierges, les grandes gentianes rendaient hommage à un soleil d'Afrique sans visa, contrebandier céleste et pèlerin du souvenir. Les sapins se découpaient avec une rigueur de prosodie classique. C'était au Chauffaud, ce dernier refuge que le poète appelait sa potence

(Chauffaud, Echafaud, Potence). Nous nous penchions sur lui pour l'adieu au passager d'un navire vers ce grand large dont on ne revient pas, quand une goutte de salive vint perler à ses lèvres. Marie-Louise cria: «Il vit!»

A peu près le même sursaut de refus qu'eut Verlaine quand on lui apprit la mort à Marseille de Rimbaud, retour d'Ethiopie.

Oui, Nicolet est vivant. Je souhaite que cette soirée vous en persuade et lui gagne de nouveaux amis chaleureux, à lui qui se plaignait si souvent d'en avoir peu, et si tièdes…

Mes amis se sont contentés
De louer les traits de mon œuvre.
Je ne suis qu'un pauvre manœuvre
Qui n'attend rien de leurs bontés.

Les jours, les mois que j'ai comptés
Me sont plus longs que des couleuvres.
Je me débats comme une pieuvre,
Mes vains efforts sont enchantés.

Je suis suspect à plus d'un titre
A tels ministres, à tels pitres
Pleins de lourde solennité.

Je n'ai ni place ni pupitre,
Ni citadelle ni cité
Ilot de la Société.

Cher Nicolet, la solitude dont tu souffrais n'était que la compagne d'une vie difficile et librement choisie. C'était aussi l'ombre de l'écriture, l'ombre indissociable du travail de création littéraire. Entre ton pays natal et tes terres d'adoption, tu avais voulu la distance qui a nourri ton inspiration et a fait de toi, à ton retour, un étranger là où tu étais né.

Le Vieux Rossignol

Les cuistres m'ont catalogué
Comme une espèce de poète
Variété de gypaète,
Je fus légionnaire, ô gué!

Huron, soudard jem'enfoutesque,
A la douce muse du lac
Je préférai musette et sac,
Barda, guitoune et soldatesque…

A la piquette edelvétique
Je préférai le gros pinard,
A mon Jura, plat d'épinard,
L'Atlas et la sauce qui pique.

Fuyant le clocher du clapier,
Je fis le choix de brouter en marge,
D'errer joyeux et boire au large,
Insoucieux comme un troupier.

Gai moissonneur de l'amertume,
Enfant terrible du destin,
J'ai fauché le seuil du matin,
Foulant la rosée et la brume.

Dès le début, tout était joué pour l'enfant rêveur et studieux, né le 23 mars à La Chaux-de-Fonds et dont les premières années eurent pour décor, la Joux-Perret, Cortaillod, les Gilliottes (une ferme des environs du Locle).

Nicolet décrochera son diplôme d'instituteur, au Locle, non sans avoir confié au papier des poèmes, parfois rédigés en sténo, pour le secret. Il est déjà Action française et anarchiste dans l'âme. Il a de qui tenir. Son robuste père adresse parfois au Château placets, protestations, propositions et de virulentes critiques. Je crois que pour les Nicolet, abus de pouvoir est un *pléonasme*. Là où il y a pouvoir, il y a abus, sauf dans un passé que l'imagination décore sans risque de toutes les grâces. A l'Ecole normale, Nicolet risque le renvoi pour la publication d'un journal satirique: *Le Vieux Corbeau*.

1930. Instituteur frais émoulu, Nicolet n'a pas de travail. Comme tant d'autres en cette période de crise de l'Occident. A la fin de l'été, il plante sa fourche au coin du pré, tourne le dos à la ferme paternelle et descend le cours des eaux qui mène au Rhône, le Rhône à la Méditerranée et à Marseille où se trouve le fort Saint-Jean. C'est de là que les candidats à la Légion sont équipés et dirigés sur l'Algérie, Nicolet en a pris pour cinq ans, renouvelables. En 1933, il combattra les «Chleuhs» à l'Assif Melloul dans le Haut-Atlas. En 1936, il touche la prime de son contrat «Honneur et Fidélité» et monte à Paris où il va voir Pierre Pascal, créateur de la revue *Eurydice*, à laquelle collaborent Paul Valéry, Charles Maurras. Il est reçu, salué, compris, il sera publié dès 1937, mais Paris coûte cher et les sous lui manquent. Il rempile.

Quelques jours avant Noël, toujours en 1936, il épouse la toute jeune et fraîche Marie-Louise Deschamps, institutrice de Saône-et-Loire en pays bressan, qui le rejoint à Erfoud, au Maroc, en marge du désert.

A M'Amie

O plénitude de l'Amour,
O toi, toute grâce et délices,
Pénélope, épouse d'Ulysse,
Cantilène du troubadour,
Fête nocturne à mon retour,
Douce et tendre mélancolie,
Humble reproche à ma Folie,
A toi, je redevrai le Jour!

(poème classé dans *Nul n'est Prophète en son pays*)

C'est la période la plus heureuse de sa vie. Marie-Louise met au monde la robuste Jeannette. Nicolet s'épanouit et bombe le torse sous l'uniforme. Les photos de l'époque le montrent plus souriant que jamais.

Comme Marie-Louise, courageuse, vieille France et présente dans le temps avec lucidité, Jeannette fut abondamment chantée! Courons vite à la désastreuse campagne de 1940. Engagé volontaire sur le front d'Europe, Nicolet est blessé au bois de Neudant, et au talon d'Achille, comme il l'a souvent souligné. On le réforme, il rentre en Suisse, retrouve femme et enfant, les reperd et les recrée en écriture:

Petite assation
En sabots, ma Jeannette
Fauve comme un lion,
Rose, lys et risette,
M'Amie, ô mon Amour,
Une enfant nous est née.
Du mirage du jour,
Je la vois étonnée.

La petite maison
Bourguignonne et bressane
Voit passer les saisons
Comme une caravane.
Jeannette sur le seuil
Joue avecque la chatte,
Vives comme écureuils,
Jeu de mains, jeu de pattes.

J'ai fait cette chanson
Sur les rimes des fables,
Au pays des moissons,
Pour la Rose des Sables.

La débâcle de mai 1940 a donc ramené en Suisse ce soldat trempé au feu. A 29 ans, on lui impose une école de recrues, l'apprentissage du maniement d'armes. Le paisible «establishment» qui régnait alors sur notre pays ne faisait pas grand cas de ceux qui le fuyaient pour aller respirer à pleins poumons un air plus agité. Il semble qu'on aurait dû tirer parti des connaissances de vétérans comme Nicolet, en faire des instructeurs, des conseillers. Ben non! Surtout s'ils sortaient du peuple, comme les survivants des Brigades internationales à la guerre d'Espagne. Pour les gens bien nés, il en allait autrement. Je me souviens qu'au moment où Nicolet apprenait à saluer ses caporaux imberbes à Colombier, le colonel baron von Tscharner était invité à faire partie de l'entourage du général Guisan au Q.G. d'Interlaken. Ancien légionnaire comme Nicolet, mais colonel et baron. Nuance! Von Tscharner n'était pas poète le moins du monde.

Dans notre pays, les gens qui préféraient les lettres aux chiffres ne faisaient pas recette. Ce sont là des souvenirs historiques. Chacun sait que, maintenant, tout a changé. Heureusement. Ou changera. Ainsi soit-il!

Ce poète forain, qui se plaint de son sort ne cherche à l'améliorer que par l'écriture. La poésie coule de sa plume comme tombe de ses lèvres le discours interminable servi à ses interlocuteurs, n'importe lesquels, dans les cafés et les salons. Il transporte partout une musette bourrée de poèmes, les lit avec passion, les commente sans écouter ni compliments ni critiques.

Heureusement, la gouaille, la verve, l'esprit caustique, le caractère frondeur et emporté du légionnaire lui valent de trouver un éditeur et un ami dans ce «borgne trou du Locle» comme il ne cessera d'appeler sa ville d'attache. Cet ami est Samuel Glauser-Oderbolz qui dirige la *Feuille d'Avis des Montagnes*, un des sept quotidiens qui paraissaient alors dans notre République et Canton de Neuchâtel; trois à La Chaux-de-Fonds, deux à Neuchâtel, un au Locle précisément et un au Val-de-Travers.

C'est en 1941 que, promu depuis peu rédacteur à *L'Impartial*, je reçus par la poste militaire la première plaquette de Nicolet. 32 pages sous jaune couverture marquée des deux marteaux entrecroisés qui rappelaient Tramelan, l'origine des Nicolet, avec la devise: «De plus en plus fort comme chez Nicolet». Le titre, *Joux-Perret, Valanvron et autres pâturages*. La Muse est encore élégiaque et le regret chantant. Le double amour du sol natal et du Maghreb, terre d'élection, n'est pas encore trempé d'amertume:

J'entends encore au loin sous les palmes d'Afrique,
Des vaches à potets les sonnailles rustiques,
Tout le temps de la fenaison.

Je vois encore au loin sur les champs de la lune,
Les nuages fuyards comme sable et dunes,
Et les neiges sur trois saisons.

(...)

Joux-Perret, Valanvron et chute de la Ronde
Pic-bois aux mille échos et tonnerre qui gronde...
Mais j'entends le chant du coucou.
Les petits paysans reviennent de l'école,
Nez tachés de rousseur, tachés d'encre et de colle,
De l'herbe haute jusqu'au cou!

Montagnes de sapins, de foyards et de pluie,
Hiver sans fin, avril et mai d'encre et de suie,
Pâturages de champignons.
O ma principauté de murgers et d'orties,
Pays de Neuchâtel, ô ma seule Patrie,
Où je n'ai plus de compagnons!

Cette litanie, cette revue mélancolique des charmes d'une enfance perdue, c'est une bonne part d'Arthur Nicolet. Le poète écrit en vers classiques, il dédie ce premier recueil à Monseigneur le duc de Luynes et de Chevreuse, prince de Neuchâtel et de Valangin et il ira rencontrer Charles Maurras en 1942. Y avait-il dans ce penchant à célébrer un pouvoir royal enfoui dans le passé autre chose qu'un amour équitable pour la France et le bon langage? Il a pu nous le faire croire et je ne l'ai jamais accompagné sur le chemin qui lui a sans doute valu une bonne part de l'ostracisme, voire du dédain manifesté par les gens en place. En fait, monarchiste de cœur et anarchiste de comportement, il était la générosité même et très éclectique dans ses admirations littéraires. Sa bibliothèque du Chauffaud était un bijou. S'il admirait La Fontaine, il célébrait Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Marie-Louise partageait ses goûts. Née Deschamps, elle adorait Louis Pergaud et Marcel Aymé.

Classicisme un peu passéiste? Peut-être. Ces bonnes années furent vécues de façon somme toute lumineuse. Ce n'est pas parce que les poèmes parus dans *Eurydice* étaient teintés de royalisme et de mythologie grecque que leur fanfare en était moins somptueuse et le ton moins personnel.

Marseille, char d'assaut des îles d'abondance,
Porte des légions et de la douce France,
Navire ancré dans le soleil!
Salut Vieux Port des gueux, mistral des caravanes

Fenêtre du printemps couronné de platanes,
Palme des mers, couchant vermeil!

Arène des vaisseaux marchands et des gabares,
Accueil du gai savoir et des rimes barbares,
Cale et grenier des océans,
Gousse d'ail au soleil, parfum du beau langage,
Golfe de valse bleue, étrave de mirage,
Salut, galère des géants!

(...)

Marseille, boucle d'or des aurores lointaines,
Parterre du grand sud, corbeille des sirènes,
A ton empire bien liés,
Marseille fleur des dieux, étoile des vigies,
Nous revenons au seuil de notre tabagie
Et te couvrons de boucliers!

« Vae Victis »! Le soleil s'est couché sur nos palmes,
Nos lauriers sont de deuil sous les cieux les plus calmes,
Et je contemple avec effroi
Les yeux caves, brûlés, sans voix, la gorge sèche,
Tout le ciel de l'Empire ouvert comme une brèche!
Adieu, mercenaires du Roi!

Bien des écrivains ont chanté Marseille. Qui d'autre que Nicolet a su le faire avec ces accents d'une jeunesse flamboyante et ce ruissellement d'images fortes? Et même prophétiques quand il évoque les Allemands recrutés à la Légion:

Nous venons d'un printemps qui n'a plus de fontaines,
De la Poméranie, immense et lourde plaine,
Arène noire des corbeaux;
Nous venons d'un empire où pourrissent les âmes.
De Sodome promise à l'averse de flammes;
Nous fuyons vers plus doux tombeaux.

Tout le chant d'*Eurydice* et même l'œuvre entier de Nicolet attestent d'un destin partagé. Comme le soldat ployé sous le barda et le fourniment, traînant armes et bagages, le poète jurassien vit dans un perpétuel mirage, balancé entre Jura et Maghreb, entre passé et présent, entre adoration et vitupération, entre regret d'une douceur de vivre égarée dans les méandres du souvenir historique ou du vécu personnel et révolte

contre la vie quotidienne, ses obstacles, ses horreurs violemment dénoncées.

Dans *Eurydice* encore, l'impossibilité de la paix et de l'apaisement, inspire le poète: «Par le vin, sang du Christ» explique le recours à la boisson, illusoire consolation:

Un archange rageur, témoin de ma misère,
Un sauvage climat me poussant hors de moi,
Tels mes frères les loups, par la faim, hors des bois,
M'ont jeté dans les rangs des hargneux mercenaires,
Prétoriens du silence et faisceaux de la loi.

(...)

Comme des matelots qui ruminent leur chique,
Nous méditons sans fin selon notre penchant,
Sous la faulx de la mort, au fil de son tranchant,
Et, misérablement, sous les flammes bachiques,
Nous sombrons, galériens au large du couchant.

Avant d'aller à la rencontre du Nicolet des ambitions déçues, enclin à des violences verbales qui étaient parfois proches du délire, écoutons-le encore dans ses moments de tendresse dire le pays de l'enfance. Le pays qu'il a quitté ne le quittera jamais. Par l'enchantement de la Mémoire, il le retrouve plus vivant, plus accueillant qu'en son âge d'homme.

Le recueil *Felix Agricola*, imprimé surtout et un peu édité chez Protat à Mâcon peu après *Joux-Perret, Valanvron et autres pâturages* est d'une veine bucolique. Comment se fait-il que ces rimes qui sentent la résine et le trèfle n'aient pas valu à Nicolet, sinon le titre de Prince des poètes de notre époque, du moins quelque prix Bachelin réservé aux moins de 40 ans? Pourquoi les écrivains étaient-ils jugés et sont-ils encore jugés par des aréopages qui font fi de la ferveur populaire? Au temps où paraissait *Félix Agricola* il y eut des gens qui parlaient en docte langage de réconcilier la poésie et le peuple. Nicolet se répandait dans les bistrots et ne manquait jamais d'auditeurs. Les ouvriers de la «Zénith» et de la «Dixi», vivaient en prose, mais la poésie de Nicolet ils la comprenaient, ils l'aimaient et lui en redemandaient. De l'autre côté de la frontière, la poésie d'Aragon, d'Eluard, de Pierre Emmanuel trouvait les mots pour consoler et déjà enflammer les cœurs blessés. En France occupée, on prenait parti et prendre parti, c'est échapper à la solitude. En Suisse neutre, hors de l'Histoire et des grondements de l'actualité, Nicolet était déphasé, rejeté dans son exil double et alterné. Mais comme il avait su renouer avec l'ancienne tendresse en remontant ce que le jeune protagoniste de Gottfried Keller appelle les verts sentiers du souvenir!

L'enfant de la forêt

Le petit paysan de la ferme isolée,
L'enfant roux sur le vert sentier,
Courait dans les esserts de la haute vallée,
Croquant le fruit du noisetier,
Et par la Vy-au-Loup, le Prévoux et les Queues,
Agaçait fourmis et guêpiers.
La mûre, la framboise et la myrtille bleue,
Molles, tombaient dans son panier.
(...)
Reconnais-tu ton âme à sa douce clairière,
La belladone aux yeux noirs, aux vertes paupières,
Le noisetier de l'écureuil,
L'alisier, le sorbier, la prunelle des haies,
La forêt des sorciers aux vénéneuses baies,
Et le chat dormant sur le seuil?

Hélas, à la page suivante, la tristesse revient. Elle est logée dès la naissance dans les veines du soudard et se ranime au spectacle d'une terre natale désenchantée. Au ciel, la Grande Ourse montre les dents et de la Pléiade tombe une plainte séculaire:

Je meurs de soif emprès de la fontaine,
Tremblant de froid au feu des amoureux.
Rien ne m'est sûr que la chose incertaine...

Au Jurassien René Baume, journaliste à *La Suisse* comme son ami Hilaire Theurillat, Nicolet dédie trois strophes qui ont la concision, la coupe dramatique d'un émule de Villon. Encore une fois, pourquoi et comment ne l'a-t-on pas reconnu plus tôt?

Voici les douze octosyllabes de *Jura*, après une question. Quel Duparc ou quel Gerber ou qui d'autre se hâtera de jeter la mélodie de ce Lied jurassien?

Jura

Je laisserai tout de moi-même,
Un crâne et quelques os rongés,
Au Jura, la terre que j'aime,
C'est à quoi, ce soir, j'ai songé.

J'eusse laissé tout de moi-même
Au sol d'Afrique, en France, au gré
De l'aventure et du poème.
Le sol où l'on meurt est sacré.

Je ne saurai rien de moi-même,
Ni de l'azur fauchant mon pré ;
Amer, je sais bien ce que j'aime.
Je hais tout breuvage sucré.

Nous sommes en 1942. Notre homme va de relève sous l'uniforme gris-vert à des emplois incertains en fabrique au Locle ou à de goguenardes disparitions sous les sapins de la frontière. Il aura bientôt une clientèle de trois cents ouvriers pour le tabac, les feuilles de papier à cigarette et les briquets qu'il ramène en catimini dans son sac à dos. Les distributions et la rémunération s'effectuent sans excès de discrétion, dans la rue, sur la place publique. La maréchaussée s'en inquiète, comme elle s'inquiète des déclamations du troubadour en brodequins à clous, veste de velours, béret basque, et de son verbe fleuri, et de la musette pleine d'explosives strophes. Nicolet verra ses déambulations interrompues par un mois à la «Promenade», la Promenade étant, comme chacun le sait, le point où l'on se promène le moins puisqu'on y reste quand on est arrêté. J'irai le voir et lui glisserai quelques paquets de Burrus dont il me remerciera en vers et contre tout. A cette époque, l'écriture coule de lui comme le Rhône à la Méditerranée. Il vient de publier deux petits recueils imprimés chez Glauser-Oderbolz, mais à compte d'auteur: *Le Vent du Large et les Forçats de la Soif*, mais avec un surtitre qui en complète l'information: «La Rose des Vents et La Rose des Sables» et l'adjonction entre parenthèses: (Légionnaires, mes Frères).

Le souvenir des années de Légion est ici à la fois lourd et somptueux. Les alexandrins s'alignent frappés comme des médailles romaines. Le chant est tour à tour triomphant ou accablé quand la mémoire est hantée par le mirage inversé, celui de la patrie perdue et évoquée sous la guitoune du bled ou dans l'oasis. Dans le grand poème intitulé *Victoires*.

Beaux compagnons brûlés par les soleils d'exil,
Qui grattez chaque soir la rouille des fusils,
Beaux compagnons de chasse étrange,
Poursuivons la licorne au vif sabot d'argent!
N'avons-nous pas foulé les sables du Levant?
Paris a soif de nos vendanges.
(...)

et les épiques cadences de

Compagnons

Partir avant minuit vers les monts de la Lune,
D'astres à chaque pas faire une ample moisson,
Fredonner des refrains et des brins de chansons,
Fumer, jacter argot, langage d'infortune,

Courir sur les genêts des coteaux parfumés,
Errer sur les cailloux au fond des précipices.
Au chaos de l'Atlas, à d'obscènes supplices,
Nourrir de sa carcasse enfin les champs fumés,

Blasphémer, goguenards, un ciel toujours trop calme,
De nos chiennes de peaux faire un plaisant marché,
Tendre l'arc de nos nerfs comme de bons archers,
C'est notre vie, amis qui rêvez à nos palmes.

(...)

La nuit poudroie au bord d'un nouveau firmament,
Les quatre vents du ciel battent la mer en brèche,
Chaque jour s'est levé sur une nuit plus fraîche,
L'aube coupe sa gerbe et rit à ses amants.

Nicolet s'est si souvent plaint et à voix si vive d'avoir été incompris, d'être resté méconnu qu'on est tenté d'abonder dans son sens. Je crois bien que je me suis laissé prendre au piège tout à l'heure. En fait, il n'est pas exact de dire qu'il a passé inaperçu. C'eût été impossible! Il faisait trembler le décor partout où il passait. Trois ans après sa mort, je sursautais encore à l'appel du téléphone, croyant qu'il m'appelait pour un de ses monologues parfois coupé d'invectives, parfois d'invites courtoises ou de compliments déclamés avec une incomparable chaleur.

Dès la parution des premiers recueils, *Eurydice, Joux-Perret, Légionnaires mes frères, Félix Agricola*, la critique le remarque et le loue. Je vous donne ici une idée de ces témoignages d'abord français, par la suite publiés dans notre pays et pas seulement dans l'étroite patrie neuchâteloise.

Dans *L'Action Française*, Charles Maurras le présente en ces termes: «Arthur Nicolet est un poète de grande verve». De Pierre Pascal dans *L'Appel*, feuille monarchiste à Paris: «Des poèmes légionnaires vraiment admirables».

Dans *La Revue* de Lausanne, Georges Gaspari y va de sa définition: «Arthur Nicolet, c'est un poète de la Renaissance». Dans *La jeune Suisse*, de Genève, Eugène Fabre s'avance plus loin dans l'analyse: «A qui serait tenté de juger facile cette poésie, soulignons ce qu'elle a de ferme et de net dans le trait, de dépouillé dans le dessin, et comment avec l'aisance du métier va de pair la plus fine sensibilité.»

Citons encore Gilles dans le *Journal du Jura*: «Cette poésie a de la couleur, du nombre, du rythme, du souffle. Et du panache et de l'éclat. Il faut la lire à haute voix, et elle sonne comme une trompette d'argent». Voilà qui est envoyé et que Victor Hugo remballe ses grognards collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre... Quant à Jean de la Combe, sans doute Rochat-Cenise, dans *La Feuille* du Locle, il brandit un laurier et tente de le poser sur la forte tête: «Prince de nos poètes!»

Conclusion provisoire. Nicolet n'a pas été honni ni banni. Il a davantage rejeté la société que souffert d'ostracisme. Il s'est lui-même condamné à la relative solitude qui lui pesait. J'avais réussi à lui faire souvenir, dans les années 1950, qu'il avait son brevet d'instituteur, que l'Ecole primaire manquait de bras si j'ose dire, et que son directeur à La Chaux-de-Fonds, Paul Perrelet, lui donnerait sans doute une classe à enseigner, s'il voulait bien aller le voir. Il y fut, il fut très bien reçu, on lui confia une bande de moutards du collège de l'Ouest, il leur conta monts et merveilles et un peu de géographie ou même de calcul mental, il venait souvent déjeuner chez moi ou chez mes parents, il baisait la main des dames et caressait les bébés, mais six semaines n'étaient pas écoulées qu'il tournait le dos à l'école primaire lui préférant l'école buissonnière. Il en alla de même en mainte tentative de lui maintenir ouvertes les portes de telle ou telle rédaction. La seule officine où il persévéra, où il avait les coudées franches, fut celle du *Jura Libre*. Nous en parlerons tout à l'heure. Son esprit ne trouvait pas sa vraie place dans le corps enseignant. Il n'avait jamais pu perdre sa vie à la gagner; il n'avait pas le temps de se disperser, son destin était tracé.

En attendant, notre ami ronge son frein avec ou sans uniforme. Mobilisé à la Maison Monsieur, il passe dix-huit fois la frontière à la barbe des Allemands qui patrouillent à deux avec leur berger, allemand aussi, bien entendu.

Dans le sac militaire ou la musette civile, Nicolet véhicule toujours son picotin lyrique. Il en détachera plusieurs recueils dans la veine qui a marqué ses débuts: *Coup de Joran*, *Noires-Joux*, avec un adorable *Tête-de-Ran*, féerie dédiée à «Jeannette, ma dauphine», et encore *Almanach*, ronde et menuet des mois qui passent, chacun marqué d'un poème dédié à un ami.

La guerre ravage l'Europe. La *Wehrmacht* piétine au Caucase et atteint la Volga à Stalingrad. Elle est contenue à 100 km de Moscou et 30 de Leningrad. En France occupée, les SS recrutent, Laval envoie des

contingents de travailleurs volontaires ou involontaires au service du travail obligatoire, STO, et ces Français rejoignent dans les villes bombardées les hommes et les femmes de toute l'Europe occupée, qui participent à l'effort de guerre hitlérien et parfois le sabotent, quand ils peuvent.

Nicolet est arrêté par la *Wehrmacht* le 29 mai 1943, au cours d'une de ses incursions en France. Il passera trois mois en prison sur la Butte de Besançon avant de se laisser enrôler dans l'Organisation Todt qui l'envoie dans la Ruhr.

Je ne pense pas trahir la mémoire du poète en rappelant qu'il avait souvent parlé de la Croisade de l'Occident contre les barbares. Il était plus discret sur les frontières exactes de l'Occident et de la barbarie. Plus soucieux de l'avenir de la France, oncques on ne vit, mais à ses yeux le barbare était plus Russe ou Mongol qu'Allemand. Toujours est-il que j'ai retrouvé dans ma bibliothèque un exemplaire des *Forçats de la soif*, dédicacé :

> *A mon vieux (déjà, hélas) Jean Buhler*
> *avec mon bon souvenir*
> *Arthur Nicolet – Légionnaire*
> *qui à l'heure où tu recevras cette plaquette aura franchi*
> *cette frontière pour s'engager*
> *à la Légion antibolchévique.*

Coup de tête ? Démarche à moitié préméditée, revue et repensée en route ? De Légion antibolchévique ou d'engagement dans un corps combattant sous le drapeau à croix gammée, pas l'ombre d'un soupçon. Devenu prosateur après son séjour aventureux dans l'Allemagne écrasée sous les bombes, Nicolet lui-même s'est expliqué dans *L'œil de bronze*, publié en 1946 aux éditions de l'Echiquier à Lausanne et à Paris, d'abord dans un préambule où l'auteur parle de quatorze mois de « noir exil dans les camps et sur les chantiers de l'Organisation Todt, en qualité de manœuvre, d'aide maçon, de couvreur, avec des ouvriers français, belges, hollandais, tchèques et polonais, Sous la surveillance de gradés allemands aux brassards à croix gammée »...

Le livre lui-même est presque un modèle de reportage sans haine, sans idées préconçues. Il décrit des faits, des rencontres, des échanges d'idées. Quant à la psychologie des motivations, Nicolet s'en explique en plusieurs passages et toujours avec sa verve coutumière :

Joli départ

29 mai 1943. Je viens d'être arrêté comme une horloge à l'heure du destin, fouillé comme un chantier antique par un archéologue, et interrogé sèchement sur mon identité, mes intentions et mes antécédents, par les Allemands, en territoire franc-comtois, sur le sentier qui descend vers le Doubs, non loin de la frontière suisse que j'ai brûlée comme les Helvètes aventureux brûlèrent leurs villes et villages, « pour leur enlever toute idée de retour ». Quelle excuse, quelle explication autres que celle-là donnerais-je à ma noire folie ? De l'humeur ancestrale, ne suis-je pas la victime désignée par un sort qui me fut toujours inhumain ?

Et plus loin : *Je ne fus en Suisse qu'un météore sans trace… Je me suis senti prisonnier de frontières trop étroites au gré de mon humeur insatiable et vagabonde, je suis reparti pour une sombre aventure.*

En Allemagne, je me sentirai encore prisonnier, dans une prison moins coquette, moins fleurie et moins sûre que celle des frontières helvétiques, mais plus vaste. Et j'ai encore tant de choses à voir et à conter ! Et puis, n'est-il pas vrai qu'il me fallait changer d'habitudes : mes habitudes de soudard chevronné étaient peu conformes à celles de mes compatriotes. A garder une attitude non-conformiste en dépit des plus pénibles circonstances, à heurter de front l'opinion pudique, comme dit mon ami Jean Buhler, il est fatal qu'on se brise les reins et qu'on finisse plus lamentablement que Job sur son fumier, devant le libre espace. C'est l'habitude qui tue et j'aime la vie. Celles que j'avais prises en Afrique du Nord me donnaient en Suisse l'allure désinvolte d'un pirate égaré dans une pension de famille, d'un criquet dévastateur dans un bocal de confiture…

On voit qu'il n'y a là pas de quoi fouetter un chat, même sauvage et qu'on pourrait s'émerveiller de cette lucidité après ruade et coup de tête. Quant à savoir ce qui s'était passé dans la tête de Nicolet au moment de sa dédicace, je préfère l'attribuer à quelque ressort momentanément détraqué dans la mécanique plutôt qu'à une décision mûrement réfléchie et mûrie. Voici un passage où il s'explique clairement.

Voici deux prisonniers français qui poussent une charrette de pommes de terre…

– T'es pas collaborateur, par hasard ?

Heu, j'y songe, je n'ai jamais collaboré qu'à une revue de poésie à Paris, avec de jeunes poètes français et quelques académiciens ; à un grand journal qui publie de temps en temps mes vers dans sa page littéraire, et à de petits journaux locaux du Haut-Jura valanginois. Je suis un collaborateur très occasionnel. Mon indépendance féline s'effarouche d'une question trop précise. Ici, collaborateur veut dire partisan de la collaboration franco-allemande. Ce mot a pris un sens injurieux

des plus fâcheux. Je hausse les épaules. Je n'ai pas d'opinion politique. Là où il y a de l'ordre, je trouve qu'il n'y en a pas assez, et je suis monarchiste. Là où il y a du désordre, je trouve qu'il n'y en a pas assez et je suis anarchiste. Partisan de l'absolu, je suis naturellement porté aux extrêmes. Au demeurant, je suis le plus doux des hommes, j'entends des hommes. A la Légion, j'avais des copains bougrement plus vaches que moi.

Voilà le portrait brossé de face et de profil par le sujet du tableau. Vouloir en gauchir les traits serait malhonnête. Il y a là une sincérité qui touche à la naïveté. Non, Nicolet, blessé au combat en 1940 n'a pas pactisé avec l'armée allemande. Il a simplement tourné le dos à la Suisse une fois de plus et une fois de plus, le sort le plus rude l'attendait puisqu'il fut tourbier au Cachot avant de terminer son récit d'Allemagne aux Gilliottes en octobre 1945.

Son livre, je parle de *L'Œil de bronze*, se termine de manière désolée et désolante. Il conte comment il a passé à la barbe des Allemands ses manuscrits, son seul trésor, la fameuse musette aux 6000 vers inédits, dans le double fond d'une valise de bois et de carton.

Les marchands de guimauve et de bondieuseries, c'est-à-dire les gardiens du Neutre Paradis, le font arrêter. Il voyage en 4e classe, comme moi à mon retour à pied d'Albanie six ans plus tôt. Notre crime: nous n'avions pas d'argent, ni lui, ni moi. En Suisse, ça ne pardonne pas, l'impécuniosité.

Dix jours d'incarcération et on le remet, dit-il, en liberté dérisoire. Et aussitôt, retour sous l'uniforme en Ajoie avec une marche de 45 km pour retrouver la forme dès le premier jour. On le juge, il se tait. On le remet en liberté, mais de la liberté sans fenêtre sur la mer, il se moque:

Ils m'ont voulu donner des lois
Et m'ont donné la comédie.
Je me suis tu, je me tiens coi.
Ma jeunesse fut trop hardie.

Il retrouve le grand village des neiges, sa maison du peuple et sa synagogue. Et le Borgne-Trou du Locle. Les solitudes monacales de la Montagne-Noire.

Ce texte est important. En peu de mots qui sont autant d'images, le destin du poète est retracé. La nostalgie des temps révolus n'en est que plus vivement ressentie: *Si comme au temps des fées de Charles Perrault et de Madame d'Aulnoy, il y avait un Prince, j'écrirais des ballades et je rêverais nuit et jour.*

Il n'y a plus de princes, il n'y a plus de fées et il faut vivre prosaïquement. La Société des marchands de guimauve et de bondieuseries, paternellement a conduit mon amour de la poésie aux marais du Cachot.

Rien n'est plus inutile qu'un poète, mais un tourbier, à défaut de charbon est utile à la société.

Heureusement, Marie-Louise, toujours institutrice à Loisy et logée dans la maison paternelle de Cuisery avec la jeune Jeannette, parvient à se faire muter aux Fontenottes, au-dessus de Villers-le-Lac. Nicolet écrira d'un trait *Mektoub*, roman argotique de la Légion étrangère, que préfacera Jean des Vallières, distingué historiographe des Suisses à l'étranger. Les félicitations et les signes d'approbation ne manqueront pas, surtout dans le camp royaliste. Jacques Perret, l'auteur du *Caporal épinglé*, est le plus enthousiaste dans l'hebdo fleurdelysé *Aspects de la France*. Hélas, l'édition française de l'ouvrage est mal ou pas du tout distribuée malgré la sarcastique auto-attribution du Prix des Antipodes et il faut un nouveau tirage, cette fois à la charge des Editions des Antipodes, direction au Prévoux sur Le Locle, administration à Colombier, pour toucher les lecteurs suisses. Une aventure qui engloutit le modeste pécule du tourbier…

Savoir si les grands jurys de la littérature suisse prirent plaisir à lire les aventures épiques et facétieuses du caporal Morback, du vieux Mustapha, fort virilement membré, qui avait accompli quatre-vingt-dix-sept ans de service en qualité de muletier dans les compagnies de «brêlage», sur toutes les pistes razziées d'Afrique, de Tulipie et d'Utopie, et du lieutenant Pètesec et du breton Quepouic, franchement, je n'en suis pas certain. Y comprirent-ils quelque chose? Je suis sûr que non. C'était si éloigné de Ramuz et de Gonzague de Reynold, si plein de facéties, d'inventions verbales burlesques, de confidences scabreuses. Pourtant nombre de pages eussent pu tirer des larmes aux crocodiles du langage châtré. Jugez-en vous-même en écoutant l'oraison funèbre de Meurdesoif, le corbeau mascotte de la compagnie qui s'honorait de la collaboration de Nicolet sous le signe «Honneur et Fidélité»:

Mort de soif

Grave comme un ministre et moins bavard, sérieux comme un pape et solennel comme une calembourrique, Meurdesoif inspectait chaque jour le tronçon vermiforme de la route joyeuse des destins apaisés. Peu soucieux de couvrir à tire-d'aile la distance oiseuse qui du camp matinal séparait le chantier augural, il sautait comme un clown sur le camion-citerne qui y amenait de l'eau potable, qualité qu'en ce bled salpêtré il fallait quérir à la Source Bleue du Sultan vert, sous les dattiers du lointain Taffilelt. Un jour de malheur, le corbeau ivre-mort de piquerate rata son numéro de cirque, glissa comme un ange déchu sur la panse de fer

et roula piteusement sous la roue du camion, comme sous le pied aveugle d'un hippopotame un oiseau de paradis.

Telle fut la belle et héroïque fin de Meurdesoif dont aucune hâblerie n'altère la triste vérité que je tire de l'oubli pour l'édification des légions de Julot César, de Jupin le Malabar, de Bacchus, de Vénus dévoilée, de Cypris noire, de Pomone tingitane, de Flore exotique, de Cybèle, de Sirius, d'Aldébaran et de Crépitus, dieu des fayots et des pois cassés, découvert aux fouilles romaines de Bourgogne par le poète Georges Droux.

En grande et touchante cérémonie, la troisième compagnie de la Dame de Pique enterra son corbeau totémique, son fanion légendaire. Pleurant comme un saule romantique, elle versa des larmes de vin véritables. Sur sa tombe sans fleurs ni couronnes, elle poussa un convoi funèbre d'obséquieux regrets et de soupirs tirés de ses talons. Louis Tulipe qui l'avait baptisé sur l'autel des Anciens et des bacchantes, prononça d'une voix sépulcrale aux échos caverneux son oraison delphique, qu'immobiles comme des stalagmites écoutèrent les camarades du mort :
- Meurdesoif, oiseau sublime des augures, tu nous quittes sans joie pour le paradis noir des corbeaux saoulographes. Tu étais notre âme sœur, plus gracieuse que la colombe de Vénus, plus suave que la rose de Cypris, plus jolie qu'un cœur de seize ans percé des traits de Cupidon, et plus drôle que la vie. Nous gardons ancrée dans la peau ton image galamment tatouée, de sorte que notre sang fraternel qui de son flux et reflux sans cesse le parcourt lui rend la fièvre de cette vie que tu dépensas si généreusement pour nous la rendre plus légère, moins monotone, plus heureuse enfin dans cette barbare, pétrée, perpétrée, perpétuelle et damnée solitude. Tu nous connaissais tous à notre faculté de lever haut le coude selon la pente aride de notre ardent et rougeoyant gosier, tu plongeais ton bec augural dans les quarts les plus sombrement culottés, tu étais notre bon et fidèle copain. Tu chassais le cafard de la hammada comme une fée au logis. Tu poursuivais Myrto, la jeune tarentule aux pattes rouges et velues et Djnounbirtamtam, le scorpion à lunettes. Tu mettais en fuite les siècles de l'ennui et le dragon antique des cauchemars chinois qui nous hantaient parfois quand l'ivresse et la grâce dont elle pare nos songes nous quittaient, trop lents à les suivre dans leur course échevelée et fleurie. Tes rauques et rares propos, tes croassements éoliens, dans la jubilation du sirocco, nous étaient plus doux que le cri bref des hirondelles missionnaires qui volent en troupe dans l'azur sarrazin d'un éternel printemps. Tu avais l'air docte et sacerdotal dans ton habit d'encre de Chine. Tu étais Quelqu'Un. Adieu.

Un tourbillon de poussière s'éleva des dunes volantes. La moustache du capitaine Tulipoli battit de l'aile dans un relent de pernod sec. L'âme du corbeau entra dans le soleil.

Tout le livre est de cette facture : on voit danser les tripes des légionnaires sur les tables poisseuses où le Toulal et le Dokkarat (ce sont des vins marocains qui titrent entre 13 et 16 degrés) laissent des palmes académiques aux coudes des buveurs. 34 chapitres d'une verve échevelée avec évocation des batailles livrées par le légendaire Samory, par les amazones de Béhanzin dans ce Dahomey devenu le Bénin. Et passe le général Rollet qui était le premier à saluer les soldats qu'il rencontrait dans la rue. Et voici l'histoire du chacal qui s'éborgna en s'empalant de l'œil sur un poil de la partie la plus charnue du cadavre d'un déserteur surnommé Porc-Epic. Epique aussi la légende d'Abd-el-Krim et du prince Aage de Danemark qui fut encerclé sur un piton isolé et, comme l'état major lui envoyait des pigeons pour communiquer avec lui, les fit passer à la casserole, sauf un qu'il renvoya pour commander des petits pois à mettre avec les autres.

Le tour inventif du langage annonce le futur plongeon dans un français mâtiné d'emprunts étrangers, truffé de mots déformés et de trouvailles cocasses que notre poète utilisera dans la prose de ses articles envoyés au *Jura Libre* de Roland Béguelin. Non plus du français, mais bel et bien du Nicolet avec évident risque de naufrage à chaque paragraphe, langage pris entre l'enclume de la grammaire et le marteau du vocabulaire.

Ces dernières années de la vie d'un homme qui s'est brûlé sur les bûchers de l'aventure et de la poésie, qui fut généreux, intrépide et en même temps eautontimoroumenos, bourreau de soi-même comme on n'en fait plus, ces dernières années ont été à la fois somptueuses et sordides.

Auprès de Marie-Louise, Arthur Nicolet jouit d'une sérénité qu'il ébranle lui-même par ses virées rocambolesques et ses démêlés avec le paisible populo de Haute-Tocagne. Dans les bons jours, il se montre souriant, hospitalier. Il paraît d'une robustesse à toute épreuve. Ne craint pas, marcheur aussi courageux que Jean-Jacques Rousseau et promeneur pareillement solitaire, de venir me voir à pied aux Planchettes en partant des Fontenottes, musette à poèmes en bandoulière. D'une culture étonnante, il cite de mémoire ses écrivains favoris.

Aux Fontenottes, il m'est arrivé de devoir tenir la classe de Marie-Louise un lundi matin. J'étais venu le samedi, invité à manger les escargots préparés à la mode bourguignonne par dizaines de douzaines. Le dimanche avait passé en promenades dans les pâturages et récitations, lectures, aimables controverses arbitrées par les flacons alignés sur la table. Le lundi, le chantre mué en échanson et son égérie reposaient encore dans les vapeurs d'un Olympe champêtre et déjà les petits paysans avaient pris place dans la salle de classe où l'on accédait par une porte forée dans la paroi de la cuisine.

– Votre maîtresse ne l'est pas d'elle-même ce matin. Elle m'a chargé de vous apporter quelques bouffées de l'air du vaste monde. Que voulez-vous que je vous raconte, histoires d'Europe ou d'Afrique ?

– L'Afrique, m'sieur.

– Histoires d'hommes ou de bêtes ?

– Les bêtes, m'sieur

Quand Nicolet eut sa classe primaire à La Chaux-de-Fonds, il ne demandait pas leur avis aux écoliers qui avaient droit, nolens volens, d'autorité, à de truculents épisodes de la saga des légionnaires, bien entendu édulcorés et à la portée de leur innocence.

C'était le bon temps.

Ces écoliers de La Chaux-de-Fonds, nous allons les retrouver dans une chronique du Jura Libre *sous le titre : « Bagage militaire ».*

De ces chroniques réunies en un volume de 260 pages grand format aux Editions du Jura Libre, en juin 1961, avec des dessins de Paul Bovée, il y en eut 120 en tout. Ce sont des épîtres dégingandées, ruisselantes de culture historique, abondantes en commentaires comme on en lisait dans *Les lettres d'un lecteur indigné au nom de plusieurs* et qui abordent dans un frémissant désordre les sujets de la plus brûlante actualité. Parfois pour en extraire le jus puéril de quelque contrepèterie. Parfois pour river leur clou à de solennels magistrats un peu trop imbus d'eux-mêmes et de leur fonction. Parfois pour revenir sur les chemins poussiéreux des souvenirs d'Afrique. On sent dans ces textes un Nicolet « contreleyu » comme il n'est pas permis et comme le fut son père, mais aussi une intelligence alerte, à la fois avide et vide d'audience, et heureuse de pouvoir s'épancher dans la liberté concédée par Roland Béguelin. Il ne fut jamais question de censurer le barde du Chauffaud, même quand Bacchus tenait manifestement le calame à sa place et que les fumées du vin l'incitaient à « ne point en toutes choses garder la mesure ». La mesure était celle de son humeur et les humeurs de Nicolet n'avaient pas de limites. Mais oyez plutôt ce *Bagage militaire* dont je vous parlais il n'y a pas deux minutes :

J'aime les raccourcis, toujours pleins d'imprévus. Il m'est arrivé de remplacer dans leur routine quelques instituteurs en congé de maladie ou en vacances militaires, dans des coins reculés de Mystogne, antique patrie des Mystons abolis par les tracas d'une mythocratie enflicaillée, férocement ennemie de leur nomadisme et assassine du folklore cher à mon enfance bucolique.

Au bout de quinze jours que j'enseignais, selon le programme officiel, les rudiments aux petits parpaillots de La Chaux-de-Joux, me gardant bien de faire allusion à mon passé nomade et fataliste, il me fallait répondre à leurs innocentes questions :

– C'est vrai, M'sieur que vous avez été à la Légion.
– Qui vous l'a dit?
– Comment c'est là-bas?
– Eh bien, vous prenez une pioche, une pelle, une masse, un pistolet à mine et une cartouche de cheddite avec une mèche et un détonateur, et vous faites une route fraternelle autour du monde!

Et comme je ne voulais pas que la rumeur publique m'accusât d'être un ogre recruteur de lardons assoiffés d'aventures héroïques, il me fallut renoncer à l'enseignement de la géographie. Voilà ce qu'il en coûte d'être un honnête témoin!

Un innocent lecteur me demandait l'autre jour quel était mon bagage intellectuel.
– Le barda de la Légion, lui ai-je répondu.

Epinglé à la Potence de Nicolet, il est difficile de sauver l'intégrité de son nom de famille ou d'infamie. Markus Feldmann, qui envoie les grenadiers bernois contrôler votations et élections en terre jurassienne devient Flickmann. L'ami Alphonse Métérié se retrouve costumé en Trémière et le fidèle Hilaire Theurillat est promu Fritillaire Taurillon. Jules César est tutoyé sous le pseudo de Julot. La Chaux-de-Fonds est la Corbusière, on trouve la cité de Porc-en-Truie en Ajoie. Montesquieu, l'illustre marchand de vins de Bordeaux, est renvoyé à la belle-mère de l'auteur, délicieuse cuisinière pour avoir dit un peu imprudemment «Comment peut-on être Bressan?».

Et ainsi de suite et ainsi de Suisse, dans l'univers une pointe d'épingle toujours qualifiée d'Edelvétie, appellation rituelle. Soyons juste, La Confédération Edelvachique est aussi nommée.

Et il n'y a jamais eu d'hebdomadaire pour Nicolet, rien que des hebdromadaires, *Jura Libre* y compris:

Legio patria rauraque au rhum.

On se croirait déjà dans un album d'*Astérix et Obélix*. Les lettres adressées à Roland Eloquentin par son fidèle rouspéteur du Chauffaud, collaborateur honoraire et qui n'en reçut jamais un traître sou, ne sont pas piquées des vers et Eloquentin a eu la générosité de les publier de manière, hélas posthume, quatre ans après la mort, en fin de volume.

J'aimerais bien m'effacer complètement derrière mon sujet, mais vous avez bien constaté que je m'efforce de vous le présenter dans le pétillement de sa gouaille, tour à tour idyllique ou canaille et surtout de vous le faire aimer. Et là, relisant ses Potences, je suis tombé sur un texte qui m'a laissé rêveur et m'a fait sentir à quel point il y avait fraternité

d'archétypes, parce que nous étions tous les deux nés nomades dans une société sédentaire, tous les deux capables d'écrire «Ma patrie est le lieu d'une enfance perdue», tous les deux appelés à vivre plus dans l'espace que dans le temps, et à œuvrer devant avec la complicité du rythme qui est une mesure du temps dans l'espace où construit le sédentaire. Plus viscéralement Abel que Caïn. Plus portés à écouter le flageolet des bergers virgiliens que les marteaux-pilons du Creusot ou de la Ruhr. Bref, j'exhume de dessous la Potence de l'aède du Chauffaud, par le Prévoux sur Le Locle cette chronique intitulée:

Nomades et tziganes

Il va sans dire que pour rien au monde, sous quelque régime que ce fût, les paysans hongrois ne quitteraient la Putza, une des terres les plus riches de l'univers en dépit des pillages soviétiques.

A la faveur de l'insurrection, les Tziganes, musiciens, jongleurs et poètes, fuyant un régime sans doute peu favorable à l'exercice de leurs arts, n'ont certes rien à perdre ni à laisser. Ils n'ont d'autre patrie que celle de la musique, la plus antique.

Il y a mille ans, les califes des Mille et Une Nuits firent appel à ces artistes issus des bords du Gange, pour divertir les habitants de Mossoul, de Badgad et de Damas, car ces cités connaissaient une telle prospérité matérielle qu'elles s'y ennuyaient fatalement et c'est à la faveur des invasions sarrasines que les Tziganes entrèrent en Europe, gardant farouchement leurs traditions nomades.

Le scepticisme courtois et l'indulgence complice sont les sourires de la charité.

Il y a quelques jours, des réfugiés hongrois hébergés au camp du Valdahon, en Franche-Comté, ont tenté de gagner la frontière suisse au Cul-des-Roches, ne se doutant point que tout nomadisme en idyllique Edelvétie est férocement traqué.

Pour ma modeste part, j'en sais quelque chose. Ancien légionnaire, je n'ai trouvé en Suisse que des barricades policières, car l'innocence ne peut se prouver.

Aussi bien y ai-je renoncé de la meilleure grâce du monde. J'habite sur ma potence, le seul pays où l'on respire un air de liberté.

Il y a dix ans, j'habitais aux Fontenottes, en Franche-Comté, non loin de la frontière suisse. Vint à passer une tribu de Tziganes qui essayaient de se faire passer, basanés, pour de roses réfugiés polonais, et de vendre aux croquants, des boulets de naphtaline pour chasser les mites et les préjugés dont ces chrétiens étaient vêtus. Il va sans dire que ces nomades furent reçus avec défiance. Une rustaude prit une pelle pour jeter

au tas de fumier les boulets de naphtaline dont ils attendaient quelque hospitalité.

Il y a quelques ans, non loin de Borgnetrou, cité à laquelle je fais la charité de ne point la nommer plus précisément, campaient quelques familles nomades, vanniers et marchands de verres fumés à la faveur des éclipses solaires que chacun se doit d'observer. Pour chasser ces importuns, le conseil municipal chaos-dadaiste de la ville trouva un expédient rapide. Aux pauvres diables, la Ville coupa l'eau potable. Tout simplement.

En France, le nomadisme est toléré plus largement. Les nomades ont leurs lois. On ne se mêle pas de leurs affaires.

Dans un canton du Jura, le 23e, tel que nous le concevons selon l'esprit de haute et large tolérance de l'ancienne principauté épiscopale, je souhaite vivement qu'on laisse quelque marge en faveur du nomadisme éternel, du tziganisme jongleur, de la fraternelle mendicité, de la poésie goguenarde et de la plus haute fantaisie.

Je me suis laissé dire qu'il y a près de deux mille ans naissait un nomade, dans un patelin peu hospitalier qui s'appelait Bethléem.

Jugeons l'arbre à ses fruits sous une pluie d'étoiles.

J'aimerais ne pas laisser passer sans mention les admirations d'Arthur Nicolet. Loin de vitupérer à tous propos et même hors de propos, l'ami que nous tentons de faire revivre ce soir par le cœur et par l'esprit aimait avec autant d'élan qu'il haïssait. S'il vouait aux gémonies l'empire cuistrique des gens en place, il avait pour les gueux et pour les amis des gueux des trésors à dépenser.

Les femmes comme les hommes recevaient les lauriers parfois posthumes, qu'il décernait sur documents et après analyse. Parmi celles qui ont laissé un souvenir plus marquant en Afrique du Nord qu'en Suisse, il y a eu Isabelle Eberhardt, née à Genève, fille du pope Trophimovitch, le vieil ami de Tolstoï et petite-fille du général allemand Eberhardt, un nom récemment illustré sur les pentes de Salt Lake City par un skieur autrichien. Le monde est petit, même quand certains de ses habitants atteignent à la grandeur et décrochent des médailles d'or.

Le père d'Isabelle lui apprit l'arabe et l'initia à l'islam. Son frère s'engagea à la Légion; elle-même se déguisa en mousse pour payer son passage vers Alger. Elle courut l'aventure en des régions difficiles, dissidentes.

«Dans toute la Littérature française» écrit Nicolet qui lui consacre une de ses chroniques hebdomadaires, «je ne sais de femme, plus sensiblement, plus merveilleusement poète». Des contes et nouvelles, parus entre 1902 et 1904: «Cela sent un peu le kif et l'absinthe, dont elle usait beaucoup entre deux folles chevauchées avec son fidèle spahi qu'elle appelait dans l'intimité «Zouizou», c'est-à-dire chéri en arabe».

Epris à distance de cette sœur en aventure et en esprit, sœur malgré le décalage du temps, le poète, devenu journaliste occasionnel, nous dit encore qu'Isabelle Eberhardt rêva d'avoir un enfant de Lyautey par admiration «plus que virile» précise-t-il, de l'œuvre du conquérant et pacificateur respecté par ceux-là mêmes qu'il avait vaincus au Maroc.

«En 1932» écrit l'homme du Chauffaud, «je visitai sa tombe musulmane aux inscriptions coufiques. Les Bédouins la vénèrent, car cette femme extraordinaire était l'amie des humbles, des déshérités, des exilés et des opprimés. On ne trouve plus ses œuvres: *Trimardeur*, *Pages d'Islam*, *Notes de route*, *Journaliers* que chez les bouquinistes. Je ne sais rien de plus poignant ni de plus vrai sur le Mahgreb de mes âpres nostalgies».

Comme quoi les écrivains voyageurs que la Suisse a donnés aux lettres françaises ne se limitent pas aux seuls Nicolas Maillard et Ella Bouvier, ou Ella Bouviard et Nicolas Maillé, uniques fleurons de la littérature de voyage en Suisse. Comme quoi aussi Nicolet n'est pas de loin un hurluberlu, mais au contraire un puits de science exacte, capable de s'exprimer sur le mode débonnaire et de nous dire pourquoi il a aimé ce qu'il a aimé, en usant des mots les plus justes.

A tirer sur la corde des Potences, on ramènerait à pleins seaux connaissances historiques, surprenantes révélations, portraits satiriques, philippiques dérapantes. Peut-être vaut-il mieux, l'heure allant bientôt tinter sous les marteaux de l'esprit de clocher ou du clocher tout court, car tout court, même et surtout l'heure, peut-être vaut-il mieux vous recommander de vous procurer le bouquin et de le lire le soir à la chandelle, après avoir éteint le poste de TV. Nicolet y gagnera et vous aussi, mes amis.

Il me paraît tout de même impossible de refermer «Du Haut de ma Potence», sans vous faire goûter à l'une de ses pages les plus charmantes. Le polémiste du Chauffaud s'y montre plus miel que fiel. Il nous livre là un petit chef-d'oeuvre de prose enrubannée. Son humour du dimanche est pour une fois dépourvu d'épines.

Troubles pudiques et soupe aux cailloux

D'inconnus confiants, amicaux et sincères, il m'arrive de recevoir des billets doux que je n'attendais pas, et comme je n'ai point l'aimable ressource d'engager une jolie secrétaire ni de la débaucher, j'attends le retour des saisons avant de répondre: «Chers amis inconnus, mieux vaut tard que jamais».

Un Jurassien candide, qui me prête gentiment les talents, le flair et l'astuce d'un bon agent matrimonial, et quelque sagesse musulmane, salomique ou encore grecque, sinon rabelaisienne, m'écrit, pudiquement troublé, qu'il a l'intention d'épouser une jeune, saine, vertueuse et

joviale Bernoise. Une Bernoise aux tresses blondes et au corsage d'églantine brodé d'edelweiss, fleur héraldique du Tyrol pittoresque et de l'idyllique Edelvétie, une vierge forte de l'Ecriture, une sacrée luronne issue d'une fromagerie située entre la Grande et la Petite Emme, n'ayant jamais connu d'autre horizon que celui, hautement borné, des Alpes bernoises et du Jura voilé pudiquement à ses yeux sous la chemise bernoise.

Ce bon gars du Jura vertigineusement épris d'une aguichante Bernoisette, ne craint pas de me demander à moi, qui suis dangereusement favorable au divorce (politique) de Berne et du Jura, ce que je vais penser de ses timides jouvençailles, de ses chastes fiançailles et de ses prochaines et pascales épousailles.

Je n'en pense aucun mal. Je ne vois pour ma part, aucun inconvénient à ce que ce brave Jurassien mange des «reuchetis» au saindoux jusqu'au Jugement dernier où je paraîtrai certes en moins bonne posture que lui car, péchant par gourmandise, je préfère au plat national des vertueux Bernois la cuisine bourguignonne et arabe de Dame Nicolette, mais je laisse à chacun le soin délicat de satisfaire à ses goûts culinaires, idylliques, bucoliques, et certes aussi aux exigences naturelles d'un instinct parfois tyrannique, défavorable aux unions consanguines. De Bernoise en puissance et de mari jurassien issiront certainement des «bouèbes» vigoureux qui seront, éclairés par les soins d'historiens véridiques, d'excellents et vaillants citoyens jurassiens, patriotes méritants, tolérants et courtois, yodelant volontiers pour faire plaisir à Madame apprivoisée.

(...)

Il nous reste à redécouvrir, à célébrer, à lire, écouter et méditer ce que Nicolet nous a laissé de plus enlevé et de plus achevé, je veux dire les deux longs poèmes intitulés *Complainte noëllique* et la *Saboulée des Borgognons*.

La première œuvre est l'histoire d'une cuite homérique et légionnaire sous les yeux de l'Enfant Jésus et en présence de l'âne, du bœuf et du dromadaire. Nous allons garder cette merveille dont les rimes marchent au pas comme sapeurs invités à la revue du 14 juillet sur les Champs-Elysées, nous allons la garder pour clore notre entretien.

Quant à la *Saboulée des Borgognons*, c'est l'histoire de la Marianne du Crêt-Vaillant qui fit fuir les envahisseurs, non pas en leur déversant sur le crâne le contenu d'une marmite de soupe aux pois, mais bien en leur lâchant en pleine trogne et pour sauver son pucelage, car elle se baignait nue après avoir rincé son linge, en lâchant contre eux le taureau du village. Et voilà le Borgnetrou du Locle promu théâtre d'une saga viking

ou d'une tragédie digne d'Homère. Les accents en sont à la fois voluptueux et scandés selon les rythmes des péans guerriers.

La conclusion du poème est surprenante et proprement divinatoire. La Marianne du Crêt-Vaillant prend du galon, se trouve comparée à Vénus en personne, le Crêt-Vaillant se mue en Olympe et le taureau vainqueur des Borgognons est voué à l'enlèvement d'une Europe, la nôtre, celle de maintenant, continent voué par le poète à un glorieux avenir.

Voilà comment s'opère cette surprenante métamorphose contée par celui qui se présente dans une ultime pirouette: «Dans mon Jura natal, on m'appelle le Barde, le poète local, Pélichet-la-Guimbarde»

Si la fille du taureau n'était la nymphe Europe
Telle que je la vis, aède misanthrope,
Pèlerin de la lune aux champs valanginois;
Je finirais son chant comme un conte chinois.
En songe m'apparaît sous un chapeau de roses
L'Europe devenue en ses métamorphoses
Un désert favorable au souffle de l'esprit.
Ses pâles survivants connaissent à ce prix,
Figures des saisons qu'ils tracent dans le sable,
Comme un bienfait des dieux la fraîcheur de la fable.
Aux antiques vertus de leurs adversités,
De leurs cendres, je vois renaître les cités.

Il nous reste à présenter les poèmes non publiés du vivant d'Arthur Nicolet. Ils sont disponibles dans la magnifique édition de la Bibliothèque Jurassienne, datée de 1962.

Notons que de 1948, date de parution d'un *Mektoub*, à 1954, début des chroniques envoyées du haut de sa potence, Arthur Nicolet se tait, non pas dans les bistrots et les buffets de gare, moins encore dans la fabrique où il assemble et polit des briquets, et pas non plus chez les derniers amis qui lui restent, les autres s'effrayant de ses violences verbales.

Le Chauffaud a été échaudé par les mécomptes de Mektoub tiré à 10000 exemplaires à Paris et dont tout le bénéfice escompté disparaîtra dans la poche de mercantis qui filoutent proprement l'auteur du livre. L'édition de Colombier met à mal les finances du poète et du couple.

Ce n'est pas cette débâcle financière qui pourrait refroidir les ardeurs de notre homme. Les poèmes nouveaux giclent de sa plume en toute circonstance. Il y aura une chronique pour relater le séjour qu'on lui fit faire à Préfargier, ce Charenton neuchâtelois dont les Dr Blanche luttent contre le diable enfermé dans les flacons de rouge. Au Portugal, d'où je lui annonce avoir eu un entretien à la Quinta do Anjinho avec le comte de Paris, il m'en félicite en vers lancés au papier dans un élan calligraphique qui est à lui seul un poème.

Dans les œuvres de cette époque et jusqu'au combat perdu contre la camarde en 1958, l'homme du Chauffaud balance entre le regret lucide et le tenace espoir. Il est son propre confesseur, même s'il ne s'octroie qu'une partielle absolution. Dans un poème intitulé *Le sorcier de Bir Tam-Tam* et dédié encore à Hilaire Theurillat, rédacteur à la défunte *Suisse* de Genève, ne reconnaît-il pas par l'écrit une vérité qu'il nie en paroles:

De mon sort je fus l'œuvre et l'instrument fatal.

pour ajouter dans la foulée:

Le vent contraire un jour me sera favorable
Qui portera l'écho de mon chant mémorable
Aux rochers et remparts du borgne trou natal.

Fredonnés à voix basse ou lus sur les tréteaux,
Mes vers se passeraient d'être mis à la ligne.
L'oreille la moins fine a reconnu leur signe,
L'écho leur a donné des ailes de châteaux!

A rouges flots pressés ils sont fruits de la vigne
Mon ivresse chancelle et danse à chaque pas
Et le soleil me tombe en riant dans les bras.
Rauque, ma voix se rit d'oser le chant du cygne.

Les cuistres de mon trou me confondent avec
Mille poétereaux et tourneurs de fadaises.
J'en prends modestement leçon et suis bien aise.
Mon langage est pourtant plus hargneux et plus sec.

Il faut parcourir les 462 pages des Poèmes d'Arthur Nicolet pour avoir une idée juste de sa vocation, de ses errements et désespoirs, et pour apprécier avec équité son courage et sa persévérance. Cette édition delémontaine fut tirée à 1200 exemplaires. On se la dispute aujourd'hui entre bibliophiles. Elle est bardée de préfaces, d'avertissements, de présentation biographique et de commentaires littéraires tardivement déposés comme des palmes sur la tombe du légionnaire, déjà décoré d'une croix de guerre dont il ne parlait jamais, mais qu'il conservait tout de même dans un tiroir et qu'il n'avait pas égarée, en sortant de l'hôpital militaire, comme Blaise Cendrars la sienne, dans un buffet de gare.

Parmi les préfaciers, que je n'oublie pas de citer le plus prestigieux de tous, le maréchal Juin, membre de l'Académie française, qui n'y va pas avec le plat de l'épée, mais bien d'estoc et de taille en disant de notre

Jurassien: *Sachons que pour illustrer sa mémoire, il n'a pas seulement contribué à nous faire comprendre la Légion et sa foi mystique, mais qu'il fut aussi un étonnant visionnaire. Non pas seulement des mirages rencontrés sur son chemin, mais par ses divinations sur l'avenir de notre monde occidental. Il avait le sentiment qu'en venant à la Légion, il le sauvegardait: «Je suis l'homme, le glaive et le légionnaire».*

Quant à savoir si les parrainages du maréchal Juin, de Charles Maurras, ou de Pierre Pascal, d'Alphonse Métérié et d'Hilaire Theurillat ont nui à la carrière littéraire d'Arthur Nicolet ou l'ont servie, c'est une question qui reste ouverte et ne peut être résolue, car elle détourne l'expression poétique de son libre parcours et en déplace l'examen sur le plan politique. Et de politique au sens étroit et pour ainsi dire électoral, comme on l'entend souvent, il n'y avait pas une ombre dans l'esprit de Nicolet. Son amour des princes et des rois était de style d'Artagnan ou Fanfan-la-Tulipe, parfaitement nostalgique et permettait de mesurer l'étendue de son absence d'opportunisme en termes politiciens, justement.

Avant d'écouter *La complainte noëllique* et de conclure par les tout derniers vers, l'ultime plainte du poète en proie aux pressentiments de la mort prochaine, j'en reviens aux abondants inédits qui font un bon tiers du gros volume de 1962.

Il y a d'abord *Nul n'est prophète en son pays*, confié sous forme de manuscrit à la garde d'Hilaire Theurillat de qui «l'amitié fraternelle est un des seuls charmes de cette bonne chienne de vie». Le transfert de ces 37 poèmes date déjà de l'année 1945. Choisissons d'écouter des fragments du plus amer de tous et sans doute le plus poignant dans sa façon, *Mon cœur mis à nu*:

L'ironie du sort

Le petit péquenot est devenu poète
C'était écrit dans son destin.
Mektoub! il a jeté le pain des alouettes,
La graminée et le plantain
Le corbeau de la joux à ce propos ricane
Sur la branche du vieux sapin,
Et la mousse a poussé dans l'étroite chicane
Et sur les pierres du chemin.

Le petit paysan qui fut légionnaire
Et pérégrin dans le désert,
S'est taillé, plume au vent, un habit littéraire,

Et la bise passe au travers.
Ce rustre, ce soudard, que sait-il de la vie,
Lui qui fut aux mirages verts,
Et n'a jamais connu, loin d'engendrer l'envie,
Que le malheur et les revers.

Il doute de son art tout au long d'un poème
Quand il regarde sous les ponts :
–Hélas, il est trop tard, adieu, tout ce que j'aime,
Car je ne suis qu'un vagabond.
Mes amis sont grands clercs, bourgeois et petits maîtres,
A table d'hôte au « Fin Chapon »,
Et leur mépris sourit de l'amateur champêtre
Qui fait des vers, mais à quoi bon ?
Je les vois bien nippés quand je n'ai que des loques
Pour échapper au goût banal,
Rêveur toujours errant, creux comme un ventriloque,
Fringué comme un original,
La grâce de mes traits plaît à ces gensdelettres,
Phalènes au fumeux fanal
Qui la jugent du haut de leurs borgnes fenêtres
Et des colonnes d'un journal.

J'ai beau frapper les sens d'images plus hardies,
Sur le papier me coucher nu,
Crier, donner cent fois la même comédie,
Sans cependant avoir trop bu,
Il n'est âme qui vive et fenêtres sont closes,
– Silence, linceul d'or cousu –
Je n'ai trouvé confort que dans un lit de roses,
Mais barbu, l'hiver est venu.

Poètes qui raillez mon humeur d'herbe folle,
Gens de Tocagne ou de Paris,
Créez, léchez la Mode et fondez une école,
Pondez et récoltez des prix!
De lauriers et d'argent votre tempe est garnie.
Trop clair pour être bien compris,
Pour gagner à ce jeu de bonne compagnie,
Hé, je n'ai pas assez d'esprit.

Si ce bouquin échoue au quai des bouquinistes,
Etalage forain d'un sou,
Rongez, rats et souris, le mot du cambronniste!

Il fut écrit sur un caillou
Avec de la sueur et du noir de fumée,
A la lumière du courroux.
Une partie en fut à demi consumée,
De brûlé le reste a le goût.

La sorcière qui fait grincer cette Machine,
Où sont broyés tous nos destins,
Hante mes cauchemars jusqu'au fond de la Chine,
Le vent emporte mon butin,
Et la Société, toutes choses égales,
Nivelant tout à son train-train,
Argus borgne fixé sur ma trace illégale
M'interdit de gagner mon pain.

Ces accès de découragement sont insolites. Douter de son art, en maudire l'exercice n'est guère dans les habitudes du poète. Il y a des cordes cassées dans la harpe jurassienne. Le ton des échanges verbaux devient outrancier. Les amis les plus intimes ne sont guère épargnés. Aux fâcheries succèdent parfois des invectives, puis le téléphone sonne encore un coup et un Nicolet contrit retrouve les accents de l'amitié pour regretter de s'être laissé emporter.

Plusieurs pages de *Nul n'est prophète* relatent ces crises et n'en dissimulent rien. Ainsi:

Misère

Ils m'ont enrubanné d'éloges
Pondus dans des feuilles de chou.
L'étoile polaire me loge
Gratis, car je n'ai pas un sou…

Le moindre emploi, grain et pitance,
M'eût certes mieux garni la panse
Que tout ce vain et joli bruit
Et tout, et tout ce qui s'ensuit.

On sent Nicolet se débattre quand il cherche encore sur le tard à se définir, à mieux s'expliquer à ses propres yeux. Les strophes les plus pathétiques avouent son impuissance à résoudre l'énigme du destin.

L'on ne saura jamais quelle raison profonde,
Quel amour fabuleux et quel secret désir,
Quelle noble âpreté ni quel amer plaisir
M'ont jeté sur ton ombre, ô Muse vagabonde!

Les complaintes et goualantes de la Légion étrangère constituent encore un recueil posthume, donc demeuré inédit jusqu'à la parution de la somme offerte au public par la Bibliothèque jurassienne. Certaines pièces ont sans doute paru isolément dans des revues comme *Képi blanc*, *Marayas*, *Vert et rouge* ou *La Revue*. Les souffles embrasés du désert déclenchent des envolées superbes. Ainsi dans

Compagnons de la rose des sables

Passagers clandestins au vaisseau des mirages,
Nous fuyons le destin, la chaîne du rivage,
Les rangs d'esclaves emmurés!
L'âme en exil, sans frein, hors d'enfance bannie,
Aux vignes de Tantale, au raisin d'Albanie,
Nous nous sommes désaltérés.

Toujours ivres, errant et tanguant sur la berge
Où doit fumer le vin de la dernière auberge
Sur les mirages des couchants,
Nul ne peut nous tirer de lointaine folie!
Solitude au chevet de la Mélancolie,
Quelle voix redira nos chants?

Permettez-moi une confidence colorée d'émotion. Arthur Nicolet avait placé en exergue de ce poème deux vers tirés de deux de mes livres: *Ma patrie est le lieu d'une enfance perdue* et *Solitude cherchant sa demeure étrangère*.

Il me les rappelait souvent et quand je lis son allusion au *raisin d'Albanie*, c'est comme si je retrouvais sa vigoureuse poigne dans ma main et la saveur de nos rencontres à la plus belle époque.

Dernière plaquette inexistante, d'autres poèmes inédits sont réunis en fin de volume. Ils reprennent en les ornant le plus souvent d'arabesques nouvelles les deux thèmes essentiels d'une inspiration qui les a toujours préférés à tout autre, l'amour de la terre natale, le dépit de la voir dériver au vent du conformisme et du matérialisme, et, second thème, seconde patrie aussi, la Légion en terre maghrébine, sa rude et vineuse fraternité, une Légion qui a bu à elle seule les neuf meilleures années de la jeunes-

se de Nicolet. Peut-être faut-il voir entre les dates marquant les 19 ans et les 28 ans du poète l'une des causes principales de l'enchantement.

Comme pour notre soldat de poésie, le Temps fuit. Voici donc une *Complainte noëllique* non filtrée, versée dans vos oreilles et votre entendement à ras bord, c'est-à-dire dans son entier capable d'enivrer le souvenir que vous garderez de cette soirée.

Complainte noëllique

La vieille Légion à la voix enfantine,
Au son du quart et du flacon,
Aux Noëls de jadis chantait dans les cantines
Jusqu'au Mékong, jusqu'au Mékong.

Des palmes de Noël, un vieux légionnaire
Attendait que la tombola
Lui versât pour tout lot un flacon débonnaire
Qui le saoulât, qui le saoulât.

Ce vieux bouc tatoué portait sous la basane
Un papillon bleu d'outre-mer
Qui tirait tout son suc d'une rose ispahane
Sur son nez vert, sur son nez vert.

Les sept flammes grondaient dans son cœur de grenade
Tabagineux et poivrotin,
Un fleuve d'or coulait de ses reins en cascade
Jusqu'au matin, jusqu'au matin.

Le vin qu'il avait bu passait toute mesure,
Noyant trahison et rancœur,
Il se souciait peu de réparer l'usure
De son vieux cœur, de son vieux cœur.

Un girond, près du bœuf et de l'âne mystiques,
Avec un sourire jocond,
Jouait la Sainte Vierge aux yeux myosotiques,
Près d'un flacon, près d'un flacon.

Sous le fard ingénu, sa candeur culottée,
Sous le voile sulpicien,
Eût déconfit le cœur endurci d'un athée
Par son maintien, par son maintien.

Le général Rollet, henryquatrain roi mage,
Portait l'Etoile au couvre-chef.
Un galant dromadaire apportait son hommage
En cette nef, en cette nef.

Devant l'Enfant Jésus et la Vierge Marie,
S'agenouillait le fier chameau,
A l'ombre d'un figuier d'Extrême-Barbarie,
Dans ce hameau, dans ce hameau.

Un petit Bavarois dans un coin de l'étable,
Pleurait, songeant à son clocher.
Sous son manteau de neige une rose de sable
Le vint chercher, le vint chercher.

Un braconnier du grand Jura mélancolique
Riait, songeant à son clapier
Qu'il avait dû quitter pour le désert biblique,
Toujours à pied, toujours à pied.

Le sapin de Noël, l'épicéa nordique,
Hantaient le cœur du vieux renard
Qui prenait sous le houx et le gui druidique
Grive ou canard, grive ou canard.

Les balais de sorcier et les ronds de sorcière
Tourbillonnaient dans son terroir,
Ivres, les souvenirs roulaient dans la poussière
D'un vieux tiroir, d'un vieux tiroir.

Un hardi Polonais, sandwich entre deux guerres,
Buvait cent litres de vin chaud,
Ruminant sa choucroute et ses pommes de terre
Près du réchaud, près du réchaud.

Un grognard du Tonkin blanchi dans les batailles,
Parmi les bergers et leurs chiens,
Gueulait, chien de fusil, sous le chapeau de paille,
Minuit, Chrétiens, minuit, Chrétiens.

Le Juif Errant lui-même entra dans la paillotte
Et se hissa sur l'escabeau
Pour entendre brailler par un chœur polyglotte
Le chant si beau, le chant si beau.

Derrière les fagots, Noé, Légionnaire,
Barbe de fleuve et képi blanc,
Tirait le vin d'un fût roulé par le tonnerre,
Au premier plan, au premier plan.

Sempiternellement sur le plancher des vaches,
L'hôte secret du noir cafard
Suçait un grain de sel au coin de sa moustache,
Toujours soiffard, toujours soiffard.

Barbu jusqu'au nombril, le vineux patriarche
Au port de Tulipopoli
Cuvait sous la guitoune où s'échoua son arche
Le vin d'oubli, le vin d'oubli.

Le vieux mec boucané fêtait à sa manière
L'Enfant au sourire divin,
Eucharistiquement il teignait sa bannière
Dans le bon vin, dans le bon vin.

Il n'apportait ni l'or ni l'encens ni la myrrhe,
Mais d'Outre-Monde l'Oiseau bleu,
Le tabac du Mexique et le vin de Palmyre,
Pour saouler Dieu, pour saouler Dieu.

D'une aussi merveilleuse et fabuleuse cuite,
Plus haute que le temps jadis,
Il n'osait ivre-mort imaginer la suite,
Au paradis, au Paradis.

Le vieux blédard portait sans l'ombre d'un blasphème
L'agneau dans son cœur innocent,
Mais ne reçut jamais que du feu le baptême
Couleur de sang, couleur de sang.

Le vin du vieux soudard au parvis des mystères,
Après quinze mille ans de bled,
Ne coule plus enfin qu'aux Noëls solitaires
Comme un oued, comme un oued.

Sa soif ne peut tarir le déluge biblique
Du vin tiré de l'arc-en-ciel
Où brille dans son cœur le sapin nostalgique
D'un vieux Noël, d'un vieux Noël.

Je me demande si à la générosité de Nicolet nous avons su de son vivant, répondre avec une égale ferveur. A la critique littéraire qui accueillait les productions de notre ami, avons-nous dans nos cénacles, nos institutions et aussi dans notre esprit et dans notre cœur, avons-nous su ajouter un peu d'autocritique sociale? Qui a tenté de partager vraiment les élans, les amertumes, parfois les souffrances du Soudard de Bohême? Qui a protesté quand Nicolet, et par deux fois, d'abord sur la route du Prévoux, puis dans le vallon de Saint-Imier, s'est fait assaillir par des flics à court de réplique improvisée.

Dans les derniers jours, les derniers mois, même les dernières années, Nicolet a vécu difficilement et bien seul. Maintenant nous ne pouvons rien pour adoucir son sort, mais nous pouvons réfléchir et prendre de bonnes résolutions. Elles ne coûtent rien, ce pays est économe. Nous pouvons essayer de ne pas trop laisser assassiner les poètes vivants, leur témoigner alors qu'ils sont encore parmi nous, égarés dans la masse indifférente, un peu de la chaleur que nous leur procurerons plus tard, mais trop tard.

*Mes amis, nous allons nous quitter sur l'adieu rédigé par Arthur Nicolet à ses derniers jours:

C'en est assez

Rouquin, chauve et barbu, quinquagénaire ou presque,
Et par la vie escargassé,
Je boucle au bout de l'an ce roman picaresque,
Fort épicé, fort épicé.
Pour trois ou quatre amis, je signe l'arabesque
C'en est assez, c'en est assez.

Cordes vocales en écharpe
D'arc-en-ciel, palme de corbeaux,
J'irai, muet comme une carpe,
Peupler de songes les tombeaux.

Jean Bühler (Neuchâtel et dans le Gard), journaliste et reporter de terrain dans les pays du tiers-monde, est l'auteur de plusieurs publications et de milliers d'articles parus dans les revues et journaux suisses et étrangers.